L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. | NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 5 MAI 1890. | 63ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 5 MAI 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an....$12 00
Six mois....6 00
Trois mois....3 00
Un mois....1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les [illegible].

EDITION DU DIMANCHE.

Un an....$2 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an....$3 00
Six mois....1 50
Quatre mois....1 00
Trois mois....75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, à la Bourse des Encanteurs—Un lot de terre avec bâtisses et améliorations dans le quatrième district.

Par Spear & Escoffier, chez Mme Veuve Anglade, coin Conti et Bourbon, gages forfaits, comprenant diamants, montres en or et en argent, chaînes, fusils, revolvers, argenterie plaqué, etc.

Le résultat de la convention sucrière de Londres, au point de vue français.

La convention sucrière signée en 1888 à Londres est à vau-l'eau.

M. le baron de Worms vient de prononcer l'oraison funèbre du bill qu'il avait présenté à la Chambre anglaise pour la suppression des primes sur les sucres. Nous lisons dans le *Manchester Guardian*, du 11 avril courant, une réponse très nette faite à ce sujet par le baron de Worms, à Liverpool, à une députation venue pour l'interroger sur la suite donnée à ce fameux projet:

"Le gouvernement, a dit M. de Worms, s'est refusé à présenter le bill en seconde lecture parce qu'il n'a pas trouvé de soutiens suffisants, ni à la Chambre des communes, ni parmi le public. On était convaincu, en haut lieu, que le bill ne passerait pas; c'est pour cela que l'on n'en a pas tenté l'essai."

M. de Worms a ajouté que, lorsque fut signée la convention des primes sucrières, la France avait réservé, jusqu'au dernier moment, sa signature, et que "malheureusement" depuis elle n'avait pas changé d'avis:

"Il n'y a eu aucun mouvement en France vers l'abolition des primes, et l'Angleterre n'a pu lui faire accepter la convention. C'est un pays qui produit beaucoup de sucre, et il n'a manifesté aucun bon vouloir à l'égard de la convention. On peut en dire de même des Etats-Unis. On a laissé le gouvernement seul au moment critique; il n'a trouvé aucun appui. Il attendait, cependant, que les *Trade Unions*, qui représentent un demi-million de travailleurs, élevassent la voix en faveur du bill, et elles sont restées dans le silence. Le gouvernement a été poussé à la retraite parce que le mouvement populaire qu'il attendait ne l'a pas secondé."

Les producteurs de sucre français sont donc débarrassés, de ce côté, d'un gros souci. Il leur reste la menace du nouvel impôt de 10 francs dont le projet de budget pour 1891 entend les frapper. Cette modification à la loi de 1884, contre laquelle a protesté si énergiquement le syndicat des fabricants de sucre de France, soulève d'unanimes protestations dans tous les centres agricoles où la culture de la betterave était en passe de ramener la prospérité. Un journal de l'Oise fait à ce propos l'observation très juste que voici:

Les cultivateurs de betterave à sucre se découragent, et dans les dix départements qui la cultivent principalement, les ensemencements vont être réduits d'un bon tiers; il y a des fabriques de sucre qui ne travailleront pas.

Les ensemencements avaient été de 194,425 hectares en 1887 et de 201,381 hectares en 1888; en 1889, ils n'ont pas été moindres; c'est une moyenne de 200,000 hectares occupés habituellement par la betterave à sucre, sur lesquels cette année plus de 66,000 hectares ont été détournés pour d'autres cultures.

Si l'on compte qu'un hectare de betteraves coûte 250 francs de frais de culture de plus que toute autre récolte, et qu'il coûte en même temps 450 francs environ de frais de fabrication pour convertir la betterave en sucre, on voit que pour les 66,000 hectares ensemencés en moins, c'est pour ces dix départements et pour cette année une diminution de 46,200,000 francs sur les salaires de l'agriculture et de l'industrie.

On peut s'attendre à une discussion très vive, à la Chambre, sur cette question.

LOUISIANE.

Le *Weekly Louisiana Review*, Nouvelle-Orléans, du 30 avril:

Il s'est organisé, dans la paroisse St-Jacques, une Compagnie dite "Ash Arbor Mining and Milling Co.", au capital de $350,000. Le but de cette corporation est d'acquérir et d'exploiter des mines, aux Etats-Unis et ailleurs. Voici la liste des directeurs: MM. B. Beauvais, C. Maduel, E. A. Pike, W. A. Braud, F. Baxter, E. Nessor, E. A. Brandao.

—La première banque nationale organisée, récemment, à Opelousas, paroisse St-Landry, a pour président M. A. Levy; pour vice-président, M. S. J. Wilson; pour caissier, M. J. T. Skipper.

—Dans la paroisse Ste-Marie, il s'est formé, à Morgan City, un "Building and Loan Association."

La Free Press rapporte que les navires de la ligne Morgan ne feront plus de service entre Morgan City et le Mexique.

—Le jury de police de la paroisse Terrebonne a voté la somme de $750, pour aider à la reconstruction des levées Morganza et Paméla.

Il s'est fondé à Houma, même paroisse, une Société dite de St-François de Sales, pour recueillir des fonds, en vue de réparer l'église et d'améliorer l'état du cimetière.

—Dans la paroisse Tangipahoa, Amite City a expédié, du 12 au 18 avril, 1,659 caisses de fraises. Hammond en a envoyé, au Nord, cette saison, 3,500 caisses en claire voie.

Plusieurs familles du Dakota Sud, sont venues se fixer à Hammond. La salubrité du climat, la fertilité du sol, exercent la même action que l'aimant, sur les populations de l'Ouest.

—Dans la paroisse Vermillion, la Compagnie du chemin de fer dite "Louisiana Midland" demande le prélèvement d'une taxe spéciale, afin d'aider à la construction de la ligne ferrée qui doit traverser cette paroisse.

Le Méridional, d'Abbeville, dit que le conseil municipal de cette localité a réduit les salaires du Maire, du secrétaire et du trésorier, et aboli les honoraires des conseillers municipaux.

—La paroisse Winn comprend la nécessité d'encourager la construction d'un chemin de fer dans la paroisse; elle va voter une exemption de taxes, pendant dix ans, en faveur des chemins de fer qui la traverseront.

—St-Francisville, paroisse West Féliciana, a établi une Building and Loan Association.

Bayou Sara et la partie basse de St-Francisville, ont été inondées, pendant la hausse et l'ouragan de la semaine dernière.

—Le *Town Talk*, d'Alexandrie, paroisse Rapides, dit que cette paroisse s'est libérée de toute dette. Il en félicite le jury de police, qui a si habilement administré les finances.

Les entrepreneurs du chemin de fer Kansas City, Watkins et Gulf sont arrivés à Lecompte; ils vont y commencer immédiatement les travaux.

Il y a, dans la paroisse Rivière Rouge, une centenaire — Mme Maria Johnson—qui vient de célébrer son centième anniversaire. Elle a, dit-on, une excellente santé et est encore très active.

—Natchitoches, paroisse du même nom, a établi une maison de refuge pour les pauvres de couleur, à Cloutierville.

- Les hôtels de cette ville ont reçu, en moins d'une année, plus de 5,000 voyageurs.

Il s'y organise, maintenant, une grande association de fabricants, qui a un très fort capital.

A partir du mois de septembre prochain, la fabrique d'huile de coton qui y est installée, commencera ses opérations.

—Une crevasse s'est déclarée, dans le bayou Adler, au-dessus de Shreveport, paroisse Caddo, la semaine dernière.

Plusieurs habitations, dont le sol est bas, ont été inondées.

Bientôt, paraît-il, Shreveport aura un nouveau chemin de fer—la Shreveport and Gate City line—qui reliera cette ville à Texarkana, Texas. M. Jay Gould compte l'acheter pour la fondre dans son système Iron Mountain.

Un accident grave de chemin de fer a eu lieu, la semaine dernière, à Greenwood. Quatorze "cars" ont été mis en pièces. Une seule personne a été blessée.

—Le *Reporter*, de Jennings, paroisse Calcasieu, dit que plus de cent orangers plantés l'hiver dernier, à Lake Side Place, sont en pleine floraison, et promettent une belle récolte de fruits pour l'hiver prochain.

Les arbres à fruit, plantés dans cette paroisse portent la première année; aussi l'*American*, de Lac Charles, dit-il que le sud-ouest de la Louisiane bat, sous ce rapport, presque toutes les contrées du globe.

On bâtit, on répare, on remet à neuf partout, à Lac Charles; c'est une véritable épidémie.

Welsh a expédié, la saison dernière, 239 "cars" de riz.

Les travaux du chemin de fer Kansas City, Watkins et Gulf marchent rapidement.

—Dans la paroisse Jackson, la récolte des pêches a été atteinte par les froids de mars; il n'y faut plus penser. Le *Patriot*, de Jackson, s'en console en annonçant que les melons d'eau donneront une abondante récolte.

L'ABEILLE
— DE LA —
Nouvelle-Orléans
JOURNAL QUOTIDIEN,
— AVEC UNE —
EDITION HEBDOMADAIRE
PARAISSANT
— LE —
SAMEDI MATIN
— ET —
Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

L'Edition hebdomadaire, réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'étranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS:
73......CHARTRES......73

FEUILLETON.

André Laroche

—PAR—

EDOUARD CADOL.

(*Suite.*)

Il tendit la main à Gontran, et tout bas, avec un accent de prière:

—Veillez sur lui, murmura-t-il.

Tant que le bateau fut en vue, Thomas resta planté à la même place. Puis le jour tombant, quand il ne distingua plus rien, il fit brusquement volte-face, et, comme un homme ivre, gagna la voiture qui l'avait amené.

Rentré chez lui, voyant qu'on l'observait, il se contraignit encore à faire bonne contenance. Mais quand, retiré dans sa chambre, il se sentit bien seul, il tomba sur un siège et laissa libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

—Ah! s'écria-t-il, c'est une horreur d'envoyer son enfant se faire tuer!...

II

Deux ans avant le début de ce récit, on remarquait à Aix-les-Bains, dans les endroits fréquentés par les baigneurs de distinction une jeune fille dont la beauté forçait l'attention.

Indépendamment des lignes du visage, de l'élégance extérieure, il y avait en elle, en son air, je ne sais quoi de souverain, dont on restait frappé. Elle était de ces femmes à qui, d'instinct, on fait place où qu'on les rencontre. L'admiration irraisonnée qu'on subit ne va pas sans un hommage de discrétion, qui porte à baisser les yeux sous leur regard, empreint d'une sérénité majestueuse.

Mais rien de froid, rien d'imposant en la physionomie de celle-ci. A la moindre marque de déférence du plus inconnu, ses traits s'embellissaient d'une nuance de sourire. Point du tout la beauté trônante, dont la haute opinion de soi intimide et indispose. C'était plutôt la beauté qui s'ignore; qui ignore sa puissance d'attrait et s'épanouit ingénument sans prétention d'aucune sorte.

Tout au plus la légère et fugitive teinte de mélancolie qui, parfois, se répandait sur la figure, un peu pâle, donnait-elle matière à la soupçonner de chercher à se rendre intéressante, bien que, en vérité, elle ne s'y appliquât nullement.

Le fond de sa nature était plutôt riant, et si, à certains moments, où elle semblait se détacher de ce qui l'entourait, regarder en dedans, elle paraissait attristée, c'est qu'elle en avait sujet.

Elle accompagnait une vieille dame, qu'on savait être sa tante; personne qui par la famille de feu son mari, tenait à la cour impériale de France. L'âge l'avait accablée de douleurs, contre lesquelles les eaux d'Aix, ont, paraît-il, de l'action. Un certain personnel l'entourait. Quant à sa nièce, une sorte de gouvernante, d'institutrice, de dame de compagnie, visiblement devenue son amie, était particulièrement attachée à elle. Pas la première venue, cette dame. Elle était veuve d'un préfet qui l'avait ruinée, et, ce qui la distinguait, c'étaient des façons d'une exquise affabilité comme-il-faut.

Eh bien! cette jeune fille s'appelait Mlle Emma de Fézaile, et c'était elle dont André Laroche s'était épris si parfaitement que l'idée d'en épouser une autre le révoltait, quoi qu'il fût bien impossible qu'elle fût jamais sa femme.

On eût dit qu'il en eut l'intuition quand il la rencontra dans cette ville d'eaux. Longtemps il ne démêla pas la nature du sentiment qu'il éprouvait pour elle. Il ne cherchait pas à l'approcher, et se faire remarquer ne lui venait même pas à l'esprit.

Au contraire, il se tenait à distance, se confondant au plus épais des groupes, gardant une attitude indifférente, et si son regard croisait celui d'Emma, il détournait ou abaissait le sien, sans affectation.

Pourquoi cette réserve? D'autres jeunes gens abordaient cette jolie personne, dansaient, causaient avec elle. Il y avait à Aix des personnes en situation de le présenter en de bonnes conditions. André ne le voulait pas. Sans se formuler une raison quelconque, il redoutait presque de modifier pour si peu que ce fut, un état de choses, dont il se délectait intérieurement, y trouvant un plaisir âcre, mais captivant.

Prestige superstitieux de la noblesse peut-être. Il ne se croyait pas en attitude suffisante pour aspirer à obtenir la main de cette fille d'un comte-ambassadeur, de cette nièce d'une dame qui pénétrait comme chez elle aux Tuileries. Tenez, il l'adorait et elle lui faisait peur! Et puis il se complaisait à ne voir là qu'un rêve, et ce rêve l'enchantait.

Un jour qu'il était allé promener sa rêverie vers ces solitudes poétiques et un peu sauvages, qu'ont chantées Jean Jacques, Lamartine et George Sand, ces autres rêveurs! la nuit s'annonça toute prochaine. Il n'y prit pas garde. Ce qu'il avait sous les yeux était si beau: l'abbaye de la Grand-Combes, sortant de l'ombre que lui inflige le Mont-du-Chat, teintée en rouge feu, à cet instant, par les rayons d'un soleil couchant de fin septembre. L'eau profonde du lac du Bourget, semblait s'embraser de petites vagues incandescentes. C'était un mirage féerique.

Mais ce mirage ne dura pas. Brusquement, l'obscurité noire se fit de toutes parts. La surface du lac prit des tons d'un vert lugubre, et le ciel disparut derrière un nuage immense, épais, noir, menaçant. La pluie tomba, puis un éclair aveuglant précéda à peine, une décharge d'électricité que les échos de la montagne répétèrent en des roulements d'une ampleur terrifiante.

André, pris à l'improviste, s'était réfugié sous un quartier de roche surplombant la route qui, descendant rapide jusqu'à la rive, contourne le lac par un angle presque droit.

Longtemps, il resta sous ce rocher qui qui le préservait à demi, admirant l'horreur de l'orage. Les éclairs fendaient le nuage incessamment, et quand l'écho se mourait, c'était un silence sépulcral, plus saisissant encore.

Bientôt, un bruit singulier attira son attention. C'était un battement précipité sur le sol, interrompu trop souvent par les éclats du tonnerre. Mais quand ce bruit redevenait perceptible, il semblait qu'il se fût rapproché.

Quitte à se faire mouiller, le jeune homme avança de quelques pas, regardant à tout hasard du côté où le bruit se faisait entendre, c'est-à-dire vers la hauteur de la route. Rien. L'œil restait impuissant à sonder l'obscurité compacte.

Tout à coup, un nouvel éclair illumina violemment tout ce qui l'entourait, et son cœur cessa de battre en apercevant un cheval affolé, le cou tendu, les oreilles basses, qui arpentait la pente, comme si des furies fussent attachées à ses flancs. Sur l'animal emporté, une femme....

A demi renversée, les cheveux épars, la jupe d'amazone fouettée par le vent, cette femme lui avait fait l'effet d'un spectre, durant la parcelle de seconde où elle lui était apparue.

Il n'y avait pas d'illusion à se faire. La malheureuse et sa monture allaient droit à la mort. Encore quelques enjambées du cheval emporté, et tous deux tombaient en cet endroit du lac hérissé de rochers, où il commence à déverser, en tourbillonnant, le trop plein de ses eaux dans le Rhône.

S'élançant au-devant de l'animal, par acquit de conscience, prêt à risquer sa vie, mais sans intime espoir, André regardait en vain. Seule, l'intermittence des éclairs lui faisait apprécier les progrès de sa course. Sur un dernier, il s'arrêta, haletant. Quelques mètres à peine le séparaient de la bête aveuglée. Il cria. Et un cri répondit au sien. Si près, il commença de voir confusément la masse d'ombre qui fondait sur lui. Il tendit le bras, saisit quelque chose, une étoffe ruisselante de pluie, qui l'entraîna avec une rapidité vertigineuse. Il s'y cramponna à toute force. Puis, par un effort désespéré, il atteignit l'avant de la selle de sa main gauche.

—Quittez l'étrier, dégagez-vous de la fourche, cria-t-il précipitamment, et laissez-vous glisser.

Sans mot dire, l'amazone obéit, et André la serrant dans ses bras, tomba sur les genoux, abandonnant l'animal, qui, quelques pas plus loin, s'abîma dans les eaux tourmentées du lac.

En même temps qu'André, celle qu'il venait de soustraire à une horrible catastrophe, s'était affaissée sur le sol détrempé. Et, soit qu'elle se fût blessée, soit que la réaction de la peur fût trop forte, elle poussa un soupir et s'évanouit.

André se releva vivement. Mais, aussitôt debout, une vive douleur se fit sentir. Ses genoux étaient à vif. N'importe! il fallait secourir celle qu'il avait une première fois sauvée. En dépit de la souffrance aiguë, il la prit dans ses bras, et redescendit vers l'abri où il s'était réfugié au début de l'orage.

Il ne pleuvait plus. Les éclairs se faisaient rares. Le grondement de la foudre perdait de son éclat. Et le ciel, peu à peu, projetait une clarté douteuse.

Comme il arrivait à la roche surplombante, le pas d'un autre cheval se fit entendre dans la hauteur. Une voix de femme appelait, éplorée, répétant un nom de baptême: "Emma! Emma!...."

—Accourez! répondit André, plus épouvanté à ce moment qu'il ne l'avait été tout à l'heure. Voir inanimée, glacée, cette jeune fille qu'il aimait, l'atterrait, le privait de tout sang-froid. En son cerveau les pensées se heurtaient, confuses, égarées. La chute avait-elle produit des lésions intérieures qui missent en danger les jours d'Emma? Allait-elle mourir?....

Il s'accusait, il se reprochait de n'avoir pas assez fait pour la préserver. Et ce fut la gouvernante qui dut le rassurer.

Grâce aux soins de celle-ci, Emma reprit enfin connaissance. Sans doute, elle se sentait faible et étourdie; mais seule l'émotion avait déterminé l'évanouissement. Elle aussi rassura le jeune homme, et lui tendant la main:

—Je vous dois la vie, monsieur, dit-elle, d'un ton de profonde mélancolie, et je vous suis reconnaissante de vous être exposé pour moi; mais qui sait s'il n'eût pas mieux valu que votre dévouement fût impuissant!

—Taisez-vous, je vous en conjure! s'écria la gouvernante.

Très frappé, André ne savait que penser. La gouvernante paraissait accablée, de préoccupations secrètes; visiblement, elle cherchait les moyens de faire le silence sur un événement qui avait failli devenir tragique.

—Je vous en supplie, monsieur, répétait-elle, ne dites rien de ce qui est arrivé; pour l'amour du ciel, continuez de ne pas nous connaître. Nous allons nous réfugier à l'abbaye. L'intensité de l'orage expliquera le retard de notre retour à Aix. Il faudra bien avouer une chute de cheval et la perte de l'animal. Mais votre intervention, mais le secours que Mademoiselle et moi nous vous devons, monsieur, je vous en prie à mains jointes, que cela reste un secret inviolable entre vous et nous. Aujourd'hui, je ne puis vous en donner la raison; mais plus tard peut être elle ou moi en aurons-nous la liberté, et si alors nous nous retrouvons en votre présence, monsieur, vous comprendrez, vous excuserez, vous approuverez le silence que nous sommes contraintes de garder, quelque regret... quelque peine que nous en ressentions.

André voulait s'engager par serment. Mais la jeune fille l'interrompit.

—De quelle utilité!... dit-elle. Si étrangers que nous soyons l'un à l'autre, si étrangère que je doive vous rester, nous n'en sommes sans doute pas à pressentir qui vous êtes, monsieur. Donnez-moi la main; je m'en fie à vous pleinement.

L'accident de ces dames fut l'objet d'un article dans la *Gazette des Bains*. Mais leur nom n'y fut pas imprimé. Quant à l'action d'André, aucune mention.

Durant quinze jours, il dut garder la chambre. Chaque matin, un homme du pays, jamais le même, venait prendre de ses nouvelles à l'hôtel.

—De quelle part? demandait le portier.

—Je ne sais pas.

—Faut-il dire à M. Laroche que vous êtes venu?

—Pas la peine.

Enfin, le pauvre garçon put sortir. L'exercice le remit promptement. Mais le moral restait singulièrement impressionné de cette aventure. Le mystère qui l'entourait, loin d'exciter sa curiosité, le pénétrait d'un charme inexplicable, dont il se délectait inconsciemment.

La première fois qu'il revit Mlle de Fézaile, c'était au Casino. Il y avait bal au profit du personnel de l'établissement. Dès son entrée, leurs yeux se rencontrèrent, et André ressentit une joie poignante. Il lui semblait qu'il y avait un lien consenti entre eux, accepté par elle, dont les mouvements, les actions étaient en quelque sorte à son intention, comme s'il eût été l'objet et la fin de ses pensées. Il se sentait aimé de celle qu'il adorait. Pourtant il ne lui venait pas l'espoir de jamais l'obtenir en mariage. Pourquoi?

Sa fortune lui permettait dès ce temps de prétendre aux plus hautes alliances. Son savoir, son mérite, son éducation l'empêchaient de paraître déplacé nulle part. Qui sait s'il n'eût pas été agréé?

Eh bien! non. Il avait l'intuition d'une impossibilité, d'un obstacle insurmontable dont la nature lui échappait.

Quand le cotillon fut en train, il arriva que le cavalier d'Emma vint chercher André. Assise au milieu du salon, tenant un miroir, elle y passait son mouchoir si le danseur ne lui convenait pas. Les jeunes filles se font un jeu d'en refuser ainsi un grand nombre. Elle, au contraire, accepta le premier. Ce premier c'était André, qui avait ainsi le droit de faire un tour de valse avec elle, avant de la reconduire à sa place, près de sa tante, qui ce soir-là s'était jointe à la gouvernante.

—Etes-vous retenu à Aix? demanda Emma à mi-voix.

—Non, mademoiselle, répondit André, dont le cœur se serra, prévoyant la portée de la question.

—Eh bien! reprit-elle, partez bientôt.

—Je vous gêne? fit-il tristement.

—Non!.... reprit-elle d'un ton affligé. Vous savez bien que non. Oui, vous le savez sans que j'aie besoin de rien dire. Et c'est justement parce que vous et moi n'avons point à nous expliquer que je souhaite votre départ. Je voudrais vous éviter une peine....

—Je comprends! répliqua André. On va vous marier?......

Elle lui serra la main, et d'un âcre accent:

—Comprenez-vous maintenant, murmura-t-elle, pourquoi il eût peut-être été mieux que mon cheval m'entraînât avec lui!

"Oui, continua-t-elle, vous avez deviné. Sans mon aveu, mon établissement a été arrêté, mon sort fixé. Je suis mineure, je n'ai plus ma mère, et ma pauvre tante ne sait que me plaindre. Il faut donc obéir, me résigner, puisque je n'ai pas le courage de résister, d'affronter un scandale.

"Partez, monsieur, je vous en ai déjà trop dit. Pourtant, je suis sans crainte; vous ne me jugerez pas sévèrement, et, puisque je vous en prie, vous ne chercherez jamais à me revoir. Quelque chose me dit que vous respecterez l'infortune que je n'ai pas méritée.

"La vie que vous m'avez sauvée s'annonce maussade, monotone et grise. N'importe! je la subirai honnêtement, désireuse de ne manquer à personne, en vous gardant dans mon souvenir, une place à laquelle nul ne peut prétendre.

"Mais vous, oubliez-moi, monsieur. Vous êtes jeune, on vous dit riche, vous pouvez semer du bonheur autour de vous. Faites-vous-en un devoir, et si vous êtes heureux.... aimé, mes vœux y seront peut-être pour quelque chose. Partez... Adieu!

—Adieu! répéta André, d'une voix sourde. Savez-vous pourtant s'il n'est pas au-dessus de mes forces de me résigner à ne plus vous entrevoir à distance; de prendre mon parti de vous savoir sacrifiée, malheureuse? Que ma vie soit perdue, soit! Je ne sais ce qu'il adviendra de moi. Mais, vous!.... vous! C'est la pensée du sort qui vous est fait qui m'a torturé. De près ou de loin, mon martyre sera le même. Le sentiment de mon impuissance à vous délivrer du joug qu'on vous impose peut me pousser à un acte de désespoir.

—Vous tuer? Je vous le défends, fit-elle bouleversée. Ah! ayez pitié de moi, je vous en conjure; n'accablez pas mon cœur d'un remords éternel. Qu'exigez-vous donc que je dise; que je vous aime? Hélas! c'est mon plus grand malheur, puisque c'est là ce qui cause le vôtre!...

La figure du cotillon finissait. Il fallait qu'André ramenât la jeune fille à sa place. Après l'avoir saluée, il quitta la salle du bal. Agité, désolé, il marcha droit devant lui, ne voyant, n'entendant rien. D'instinct, il rentrait à son hôtel, pressé de s'enfermer dans sa chambre, de rester seul et de penser, s'il pouvait.

Elle l'aimait! Voilà tout ce qui se formulait dans son esprit. Elle l'aimait et un autre allait être son mari!

L'épouvantable malheur! Et il ne pouvait rien pour le conjurer. Vraiment, pourquoi voulait-elle qu'il vécût? Que gagnerait-elle à ce qu'il prolongeât une existence vide, sans attrait, ni sans but? C'eût été si simple, si facile de se dérober à l'âcreté de longs jours de tristesse. Ce revolver qui, dans sa boîte, servait de presse-papier sur sa table, eut vite arrêté les battements de son cœur endolori, meurtri, blessé à jamais, dont l'unique perspective de regrets l'écœurait à l'avance. Ah! pourquoi lui avait-elle défendu d'en finir!....

Quelle est donc la fatalité odieuse qui se dressait entre eux? On eut été si heureux pourtant! Il se le disait les larmes aux yeux. Et son imagination enfiévrée lui retraçait le tableau de ce bonheur interdit, irréalisable. Séduisantes chimères, doux mirages auxquelles la campagne, aperçue de sa fenêtre, pittoresque et grandiose, sous la clarté d'un ciel étoilé, servait de cadre harmonieux.

Il s'y contemplait avec elle, allant par les chemins solitaires, côte à côte, la main dans la main, le cœur si près du cœur! Ils ne parlaient pas, regardaient sans voir, écoutant le silence; s'aimant et rendant grâce à Dieu, qui le leur permettait. Et ses pensées, à lui, se résumaient en deux mots passionnés:—"Ma femme!...."

C'est en les prononçant pour la vingtième fois, que le sommeil l'envahit dans le large fauteuil où il s'était échoué en rentrant, et le rêve éveillé se continua dans un enchantement centuplé.

La fraîcheur du matin le tira de sa béatitude. Il rouvrit les yeux. Il faisait grand jour, et la réalité lui apparut brusquement. Hier, elle l'avait accablé. Ce matin elle lui faisait monter de la révolte au cerveau, une protestation indignée, des bouffées de colère. De quel droit disposait on de la femme qu'il aimait?.... Quelle était cette famille? Qui était ce père, injuste et tyrannique?

Et Emma voulait que lui, André, l'abandonnât? Devait-il, pouvait-il lui obéir? Qui sait si le sacrifice qu'on imposait à la malheureuse, de ses préférences et de sa personne serait le dernier? Pourquoi pas plutôt, le commencement d'une série ininterrompue? Et si, à la fin, on passait la mesure; si Emma, à bout d'abnégation et d'effacement, cherchait un appui pour s'affranchir et se reprendre, qui donc lui tendrait la main, lui procurerait refuge et sécurité, lui porterait secours, la défendrait? Personne, s'il ne se trouvait là.

Eh bien! il estimait que céder à sa prière serait trahir la jeune fille. Non! il ne fallait pas l'abandonner, la perdre de vue. Loin de là. Il fallait se consacrer à elle; veiller dans l'ombre, sans qu'elle s'en doutât, la protéger, toujours prêt à accourir si, lasse de souffrir, elle entreprenait de secouer le joug.

Comme il se le répétait, se déterminant davantage, à mesure, un garçon de l'hôtel entra, lui apportant du thé et son courrier, que le facteur venait de distribuer: des journaux, une lettre.

Il en examina la suscription. L'écriture lui était inconnue. Le timbre était de la ville d'eau même. Un pressentiment le fit trembler de joie. Il déchira l'enveloppe, et sa vue se brouilla après avoir lu, au bas de la troisième page, ce nom: "Emma de Fézaile" tracé bravement, d'une main sûre, en toutes lettres. Il devinait qu'ainsi elle lui donnait une marque de sa confiance absolue; de l'estime en laquelle elle tenait son caractère.

"Je vous écris parce qu'il le faut, parce que je ne vous ai pas convaincu hier de la nécessité de vous éloigner. Je sais ce que ma démarche a de blâmable aux yeux du monde. Je vais ainsi contre les convenances. Ce n'est pas ma faute, et dussiez-vous, vous-même, en être choqué, que je passerais outre, décidée à ne pas vous payer d'ingratitude, vous qui avez risqué votre vie pour prolonger la mienne. Je vous l'ai déjà dit, faute d'une mère, je ne suis pas dans les conditions ordinaires et, pour être équitable, on ne doit pas me juger comme les autres jeunes filles, à qui la tendresse maternelle, les conseils et les exemples n'ont pas manqué. Vous le premier, vous seul au monde, m'avez aimée et je m'en désole, puisque votre affection, en s'adressant à moi, doit vous rendre malheureux. Cette pensée m'obsède et je pense à ce que vous souffririez si vous vous trouviez en présence de la personne qu'il m'est impossible de refuser pour mari.

"Cette personne a annoncé son arrivée à Aix; je veux que vous soyez parti, je veux que vous ne me voyiez pas en sa compagnie. Et puis, tenez, je m'en confesse: pour moi aussi, je vous implore. Si vous étiez là, si je vous apercois dans ces conditions, je sens que je ne serai pas maîtresse de mes impressions, que le chagrin me troublera. Ah! par grâce pour moi, partez; partez aujourd'hui même, et je vous bénirai. Soyez indulgent, mon ami; soyez bon; rendez vous à mon vœu.

"Que gagnerez-vous à lire sur mes traits la honte et le désespoir? C'est seul, les yeux fermé, en vous, qu'ils faut me voir, telle que je suis, et resterai toujours pour vous, qui serez le rayon de soleil de mon âme assombrie. Adieu, encore une fois. Eloignez-vous à jamais; vous emportez tout ce qu'il y a de plus pur en moi; vous êtes, pour le reste de ma triste vie, l'ami à part, supérieur à tous autres, dont je chérirai la mémoire jusqu'à mon dernier soupir.

"Surtout ne soyez pas inquiet de moi. Si cruel que soit le devoir, je suis assez sûre de ma volonté pour que je n'y manque jamais. J'ignore l'étendue des épreuves que mon mariage présage; quelles qu'elles soient, le courage ne faillira pas. Je suis certaine d'être en toute circonstance digne de moi, afin de rester digne de vous et des sentiments qu'il m'est impossible de vous interdire de me garder. Ils seront ma force et ma consolation, parce qu'ils sont élevés et purs et que je puis les partager en me maintenant honnête femme.

"Partez dès aujourd'hui, mon ami; partez avec cette pensée que nous ne nous rapprocherons jamais. Adieu; soyez en paix."

Comme elle le lui écrivait, Emma s'efforçait de le convaincre. Elle y réussit. Elle pensait que son départ la soulagerait, lui faciliterait l'accomplissement de ce qu'elle tenait à devoir; ce qu'il estimait, lui, un sacrifice navrant, soit! Qu'elle fût en paix, elle aussi. Puisqu'elle s'immolait, que celui qui l'aimait ne troublât pas son repos!

Calmement, froidement, il se détermina à partir le jour même. Il aurait voulu pouvoir lui faire savoir qu'il se soumettait. Mais le moyen? Il n'en découvrit qu'un.

Vers trois heures, un orchestre donne une séance musicale, sur la promenade publique. La plupart des baigneurs s'y rendent, écoutant ou causant à voix basse, assis sur les chaises disposées en cercle. La tante d'Emma y était assidue. Accompagnée de sa nièce, de la gouvernante et d'une sorte de major-dome, elle arrivait des premières et s'installait au premier rang; car l'oreille commençait à perdre de sa sensibilité.

André pensa qu'en s'y montrant en costume de voyage, le petit sac en bandoulière, le plaid sur le bras, Emma comprendrait qu'il se disposait à monter dans le rapide qui passe un peu après la fin du concert.

En y arrivant, il fit le tour du kiosque. Ces dames n'étaient pas là. Il s'assit, pour les attendre, près de la place qu'elles occupaient à l'habitude, et approcha une seconde chaise, sur l'un des barreaux de laquelle il posa le pied.

Au même niveau, trois jeunes gens parlaient trop haut, riant un peu trop aisément, à la façon des gens qui posent pour la galerie. Ces endroits en regorgent. Ils empêchaient d'entendre, incommodaient, non pas André, qui ne songeait pas plus à la musique qu'à eux, mais les familles qui prenaient plaisir à la musique. Plusieurs fois on s'était retourné, leur montrant visage contrarié. Ils n'y prenaient par garde, redoublaient plutôt.

Ils reconnurent un de leurs amis qui les cherchaient probablement. L'un des trois se leva, fit des gestes; puis appela:

—Félix!.... Félix!....

Celui-ci les aperçut et traversa les rangs de chaises occupées, s'excusant à peine de déranger.

C'était un garçon de grande taille, assez bien de visage, sans autre expression cependant qu'un peu de suffisance, d'excellente opinion de soi. Soigné à l'excès dans sa mise, il portait de petites moustaches brunes cirées à l'extrémité, très raides. Quelque chose de soi-disant militaire en tout son extérieur; froideur et sécheresse affectées.

Quand il fut près de ses amis, comme on le questionnait:

—Je suis descendu du train, il y a une heure, répondit-il.

—Tu as fait ta visite?

—Je n'ai trouvé personne.

—Tant mieux! Tu dînes avec nous en ce cas?

—Pas probable. Ayant laissé ma carte, je trouverai sans doute une invitation en rentrant à l'hôtel. Je m'y attends si bien que j'ai tiré l'habit noir de ma malle, afin que les plis aient le temps de s'effacer.

Ce disant, le survenant prit la chaise sur laquelle André avait le pied, et le pied d'André tomba. Mais avançant le bras, il retint la chaise.

—Si vous la désiriez, dit-il, vous n'aviez qu'à le demander.

Le grand jeune homme pâlit légèrement et toisant André:

—Je n'ai pas l'habitude de recevoir de leçon, dit-il.

—Il y a commencement à tout, répliqua simplement Laroche.

—Vous dites? fit Félix en se raidissant.

—Je dis ce qu'il me plaît.

—Félix! Félix! firent les amis de celui-ci en le retenant.

Et l'un d'eux, baissant la voix:

—Prends garde, puisque tu es venu sans permission! Tu sais que le général t'a en grippe. Laisse cela.

Félix,—puisque Félix il y a,—se tut, non sans se mordre les lèvres. Et celui qui venait de le calmer, s'adressant à André, en portant la main à son chapeau:

—Voulez-vous me permettre de disposer de cette chaise? demanda-t-il.

—A vous, très volontiers, monsieur.

Félix se sentit atteint, et n'y tenant plus, oublia toute prudence.

—C'est vous, fit-il, qui avez besoin de leçons.

Et ivre d'orgueil blessé, il leva la main. Mais il ne l'abaissa pas. André, lui saisissant le poignet au passage, le lui serra d'une puissance telle, que le grand jeune homme poussa un cri de douleur, se courbant sous l'étreinte, humilié, ridicule.

Si court qu'eût été l'incident, l'assistance s'en était émue, d'autant que Laroche, ayant finalement repoussé son agresseur comme on fait d'un objet encombrant, remit sa carte à l'un des jeunes gens qui lui avait demandé permission de disposer de la seconde chaise.

—Voici mon nom, monsieur, lui dit-il. Je comptais prendre le rapide de six heures. Je reculerai de vingt-quatre heures s'il y a lieu.

Sur quoi, il salua et se retira. En levant les yeux, il eut un serrement de cœur. Emma, les traits bouleversés, le regardait à quelques pas.

A peine revenu à son hôtel, l'ami de Félix se présenta.

—Monsieur, dit-il à André, notre ami, M. le lieutenant Félix de Riva, se trouve dans une position difficile. Il a eu tort envers vous sur tous les points, il le reconnait intérieurement, mais.... il est militaire.

—Je suis à ses ordres, monsieur.

—Nous en sommes bien sûrs. Seulement, il y a une complication, Officier d'ordonnance d'un général qui ne l'a pas en odeur de sainteté, si l'affaire vient à sa connaissance, il fera un rapport fâcheux contre notre ami; sa carrière en peut souffrir, ce que vous ne rechercherez pas assurément. Et de galant homme à galant homme, je viens vous prier de vous prêter à ce que la rencontre passe à petit bruit.

—Comme on voudra, quand on voudra, monsieur, répondit André; je m'en remets absolument à vos convenances.

Le surlendemain, au petit jour, le bateau qui dessert les diverses stations du joli petit lac d'Annecy déposait à l'une des plus pittoresques, trois messieurs qui bientôt s'engagèrent dans un sentier de la montagne. Après avoir monté à mi-hauteur, ils débouchèrent sur un chemin plus large, dont les sorties aboutissent à une vallée. Ils n'allèrent pas jusque-là.

Sur la pente, s'étagent des maisons de plaisance. La principale est plantée à l'entrée d'un parc ombragé. La grille en était grand ouverte. Les trois hommes passèrent sans rien demander, et marchèrent en silence sous le couvert du bois.

Après une centaine de pas, une clairière s'ouvrait et dès la lisière, ils virent qu'on les attendait: trois hommes aussi.

Les premiers étaient André et ses témoins; deux officiers de la garnison de Chambéry.

Les seconds, c'étaient Félix de Riva et deux de ses camarades.

Il y avait un septième personnage, qui se tenait éloigné, et portait un petit sac de cuir noir. C'était le chirurgien-major du régiment.

On allait se battre.

Les choses avaient été ainsi réglées: le prétexte à la rencontre, une discussion politique. Aucun procès-verbal préalable ne serait établi, et autant que possible, on tiendrait l'événement secret.

André ne connaissant personne, à Aix ou dans les environs, deux capitaines avaient accepté de l'assister. Reconnaissant au lieutenant la qualité d'offensé, Laroche avait prié ses témoins d'agréer purement et simplement toutes les conditions de son adversaire. Le combat à l'épée avait été accepté.

Enfin, un de ces messieurs disposant de la propriété d'un de ses parents, sur le lac d'Annecy, on l'avait préférée à quelque endroit banal où des passants, touristes ou simple pasteurs, auraient pu s'approcher en curieux.

Les y voilà.

Pendant qu'on mesurait les armes, André et Riva mirent habit bas. Puis on les plaça et les fers furent engagés de l'extrême pointe.

—Allez, messieurs, dit l'aîné des témoins.

Dès le début, il fut aisé de voir que le lieutenant tirait mieux que Laroche. Mais l'infériorité de celui-ci se compensait par une force musculaire remarquable. Il se bornait à parer. Il lui suffisait d'un léger mouvement du poignet, d'un changement de garde, et si violemment que Félix se fendit, l'épée déviait au large. Irrité, l'officier essaya d'un fouetté, et son arme lui échappa de la main.

—Reposez-vous, messieurs, dit celui des témoins qui dirigeait le combat.

Tous quatre restaient songeurs et inquiets. Pour eux, experts en ces sortes de passes, il était démontré que si Laroche avait voulu toucher son adversaire, cela lui eût été facile maintes fois. Il n'avait qu'à pousser droit. Jamais Riva ne serait parvenu à détourner ce fer tenu au bout d'un bras rigide. Etait-ce inexpérience de la part de Laroche!

Non. Chaque fois, André avait vu le joint propice. Chaque fois, il s'était abstenu. C'est que le malheureux garçon était partagé entre deux sensations poignantes.

L'homme qu'il tenait là, au bout de son épée, absolument à sa merci, était celui à qui Emma était destinée, par la volonté paternelle. Et André le savait. Cet homme allait devenir le maître de celle qu'il aimait, l'arbitre de sa destinée. Et il l'avait jugé; cet homme était indigne d'elle, par ses sentiments, par sa nature même. Sec, froid, vain, cassant; c'est bien cela, il serait un "maître" susceptible et vindicatif. Quelque intérêt l'engageait à épouser la pauvre fille. Il escomptait son alliance au profit de son ambition. Gendre d'un haut diplomate, neveu d'une dame de la cour, il passerait sur le dos de ses compétiteurs. Qu'elle serait à plaindre, cette Emma, qu'il aurait convenu d'adorer! Et cet homme, André avait sa vie dans la main; qu'il se fendît et......

Mais quoi?....Oui, quoi ensuite? Du sang entre lui et la femme aimée; du sang sur son souvenir. Avait-il le droit de la libérer à ce prix? Ne détesterait-elle pas sa délivrance? Son libérateur ne lui inspirerait-il pas une instinctive horreur? Ne valait-il pas mieux que ce fût lui qui succombât? Tout serait fini. Voilà quelle était sa seconde tentation; s'offrir au coup meurtrier de Félix, négliger une parade et mourir!

On donna le signal de la seconde reprise, sans qu'André se fût résolu. Une lassitude morale succédait à son indécision. Qu'il advint ce que le ciel voudrait après tout. Il se faisait indifférent à lui-même, et c'est l'instinct de conservation qui seul guidait sa main, maintenant.

Tout au contraire, l'officier s'était remis en garde l'esprit tendu, mortifié d'avoir été désarmé, et désarmé par qui? Par un civil, un bourgeois, un inconnu. L'amour-propre décuplait ses facultés. Il lui fallait sa revanche.

Bientôt une sourde inquiétude le saisit. La fatigue se faisait sentir dans le bras, dans les jambes. Il suait à grosses gouttes, la respiration se précipitait, en même temps que les battements du cœur. La colère lui mit le cerveau en feu contre cet adversaire impassible et calme, qui ne l'attaquait pas, qui ne se fendait point; mais qui sans rompre d'une semelle lui opposait une vigueur d'athlète indéconcertable.

A un moment, il n'y tint plus; comme un taureau qui voit rouge, il se précipita en fermant les yeux. André n'eut que le temps de sauter en arrière; sans quoi Félix s'enferrait; la pointe de la lame l'avait piqué au cou.

—Tuez-moi donc! cria l'officier égaré, furieux; mais finissons-en!

André le regarda, et dit simplement:

—Monsieur, si je vous ai offensé, je vous en exprime mes regrets.

L'officier parut atterré, consterné. La piqûre avait tranché une artériole qui répandait quelque peu de sang. On l'entraîna vers le major.

Les quatre témoins avaient senti qu'entre ces deux hommes, il ne pouvait être question de réconciliation; qu'une poignée de main n'était pas possible, parce qu'elle ne serait pas sincère. Chez l'un d'eux du moins, chez Laroche, il devait y avoir une arrière-pensée, une raison; quelque chose de mystérieux qui lui faisait tenir une conduite si singulière, dans sa générosité, dans sa loyauté exquises. En fait, si leur camarade était encore de ce monde, c'est que son adversaire l'avait bien voulu, et avait persévéré à le vouloir. Aussi, comme Laroche s'étant rhabillé, remerciait ses témoins, tous deux lui tendirent la main d'un même élan.

—Monsieur, lui dit le plus âgé, nous nous tenons pour honorés de vous avoir assisté.

Le même jour, le petit-fils de Thomas Laroche prenait le train à destination de Marseille, dans le dessein de s'y embarquer pour l'Orient.

Voilà ce qu'avait été le roman du jeune homme; roman sans conclusion, enfoui dans le secret de son âme. C'est là aussi ce qui constituait "le trou noir," qui avait frappé son nouvel ami, le baron Gontran de Maxens, dans les confidences qu'il en avait reçues.

Guère probable qu'il y démêlât jamais rien de clair. Ce n'est pas Emma, aujourd'hui, Mme de Rivat, qui l'eût édifié au cas où le hasard des relations les eût mis en présence. La gouvernante avait succombé à une maladie foudroyante peu après le mariage de la jeune fille. Quant à Rivat cette histoire n'était pas assez à son avantage pour qu'il en rapportât ce qu'il en savait, pour y avoir joué un piètre rôle. Et puisque, au début, il l'avait tenue exactement sous le boisseau, en raison de l'antipathie de son général, il en était à supposer,—en se forçant un peu,—qu'elle était non avenue, et que "ce n'était pas arrivé." Cependant ce nom de "Laroche" est assez répandu, et chaque fois qu'on lui parlait d'un Laroche, il faisait la grimace, redoutant que ce fût le sien, à qui il gardait une sourde rancune.

Le mieux, pour Gontran, était donc de prendre son parti du "trou noir". Et d'ailleurs pourquoi donc avait-il la curiosité soutenue de l'éclaircir? Il l'ignorait lui-même et malgré tout, cela le taquinait parfois.

Or, nous l'avons vu voguer vers la France en compagnie de son ami.

Il n'y a pas de service direct de la Nouvelle-Orléans au Havre. Il faut toucher New-York. A leur arrivée, il se trouva que le premier paquebot en partance appartenait à une compagnie anglaise, qui aboutissait à Liverpool. André ne voulut point attendre. De Liverpool on gagnerait Londres qui a un service avec Ostende. Et d'Ostende, le chemin de fer belge les amènerait à Lille où se formait l'armée du Nord.

Bon! Mais l'administration française est formaliste et routinière. L'ennemi a envahi la patrie; vous voulez la défendre, vous faire tuer pour elle? Rien de mieux. Mais il faut "des papiers".

"—En voici. Mon identité en résulte.

"—Parfaitement; vous êtes bien vous même, sans doute. Mais le règlement est formel. Il faut votre acte de naissance, avec la signature du maire légalisée par le préfet ou le juge de paix du canton.

"—Mais, monsieur, le maire de ma commune native est prisonnier des Prussiens qui occupent la contrée; le juge de paix et le préfet se sont sauvés, et, je veux me battre!

"—Soit! Attendez qu'on procède à des formalités, qu'on supplée aux papiers qui vous manquent par d'autres papiers.

"—Toujours des papiers!

"—Sans doute. Vous croyez qu'on s'enrégimente comme ça, pour repousser l'invasion! Un moment! La notoriété établie, voyons un peu votre complexion; passez à la révision d'abord. Il nous faut maintenant un certificat de bonne vie et mœurs. Et votre casier judiciaire s'il vous plaît?

Rien ne prévaut là contre.

Aussi André se vit-il l'obligation inéluctable de séjourner à Londres, jusqu'à ce que "les bureaux" de l'ambassade eussent fait méticuleusement tout le nécessaire.

—Deux ou trois jours, monsieur.

Mettons en huit! Dame! il y avait un dimanche dans le nombre!

Dans l'espoir d'activer l'expédition des écritures, le jeune homme, très recommandé d'ailleurs, par des personnes de la haute banque, avec qui son grand-père était en relations, venait chaque jour à l'ambassade. L'un des secrétaires, qui, à ses débuts, avait passé plusieurs années à la Nouvelle Orléans, où il avait connu le vieux Thomas Laroche, lui donnait dans son cabinet, communication des journaux français.

Un matin qu'André les dévorait fiévreusement, l'huissier entra, présentant une carte.

—Introduisez, dit le secrétaire, après un coup-d'œil.

André fit mine de se retirer par discrétion.

—Restez, mon cher Laroche; il n'y a aucun secret diplomatique en jeu; c'est un compatriote.

L'huissier livra aussitôt passage à un homme de belle prestance, d'une correction étudiée en sa physionomie et son maintien. Il s'avança en saluant avec discrétion.

—Avez-vous fait bon voyage, mon cher comte? lui demanda le secrétaire.

—A peu près. La mer était mauvaise. Moi encore, passe. Mais ma fille en a souffert. Par bonheur, sitôt à terre, sitôt le mal passé. Il n'y parait plus... Parvenus à Londres avant-hier soir, nous sommes descendus chez ma fille aînée, qui dans l'impossibilité de rejoindre son mari enfermé dans Paris, a loué un petit hôtel Tedworth square, au numéro trente. C'est là que Son Excellence peut me faire appeler, en cas d'ordres contraires aux intentions que j'ai télégraphiées à la Délégation de Bordeaux.

Ces intentions, m'avez-vous dit, sont de vous rendre près de ces messieurs, afin de vous mettre à leur disposition.

—Précisément. Mais ils peuvent, profitant de ma présence ici, me charger d'une mission près de quelque cour du Nord. La moitié du chemin serait faite, et j'y ai conservé d'excellents rapports, notamment à Stockholm et à Pétersbourg. C'est pourquoi j'ai envoyé une dépêche avant de reprendre la mer.

—Jusqu'ici, mon cher comte, nous n'avons rien reçu.

—J'attendrai jusqu'à la fin de la semaine pour me rembarquer.

Le secrétaire parut hésiter. Puis, avec précaution:

—Vous êtes meilleur juge que personne de vos déterminations, dit-il. Pourtant, croyez-vous que la Délégation soit disposée à recourir à vos lumières et à votre action, en ce moment?

—Je vous comprends, répliqua le diplomate, avec une nuance d'amertume. Créature de l'empire, beau-frère d'une dame admise avec rang officiel à la cour du souverain renversé, je suis en suspicion près de ceux qui ont fait la révolution. Que voulez-vous, tant pis! Mais, je ne puis me tourner les pouces pendant que s'aggrave la crise. Je ne suis plus d'âge ni de santé à prendre un fusil pour combattre l'ennemi de mon pays, et je ne vois pas que ces messieurs aient le droit de m'empêcher de le servir autrement. Ils ne sont pas déjà si bien pourvus du personnel nécessaire, tant assaillis soient-ils, par quantité de fruits secs. Ils en feront, au surplus, ce qui leur plaira. Pour moi, je m'offre, voilà tout, et qu'il leur convienne ou non, je vais me présenter à eux, ne fût-ce que par acquit de conscience. En tous cas, ils ne peuvent me reprocher les faveurs excessives du trône. Depuis quelques années, j'étais en disgrâce complète aux Tuileries, dont on me tenait éloigné, en m'envoyant dans des postes qu'un autre eût refusés d'emblée. Enfin, nous verrons bien.

—Quand voulez-vous vous diriger sur Bordeaux?

—Lundi. Je pense que d'ici là Son Excellence aura fait ordonnancer mon mandat.

—Il doit être prêt à la signature. Je vous le ferai parvenir demain à l'adresse que vous m'avez donnée. Mais dites-moi, mon cher comte, allez-vous seul à Bordeaux?

—Seul, mon cher ami; tout seul. Ma seconde fille restera ici, sous la tutelle de sa sœur, jusqu'à ce que le conflit se soit dénoué. Alors, si mon gendre n'a pas été tué, sous Paris, il fera revenir sa femme et sa belle-sœur en France. Et, selon ce qui sera advenu de moi, c'est-à-dire selon que je sois ici ou là, nous aviserons.

—Me voilà fixé. Si j'ai tenu à l'être, ajouta le secrétaire d'ambassade, ce n'est pas par curiosité, croyez-le; mais par désir—par devoir!—de vous fournir le plus de facilités possible. Par exemple: pourvoir à votre passage avec Mlle votre fille, si elle vous eût accompagné.

—C'est bien ainsi que je l'ai compris et je vous remercie. Mais puisque vous êtes si bien disposé.... un mot, ajouta tout bas le comte, en entraînant son interlocuteur dans l'embrasure de la fenêtre.

Et là:

—Si mon mandat doit être ordonnancé ce soir, ne pourrait-on me faire donner une avance?

—Maintenant?

—Hélas, oui; tout de suite. Je suis à sec.

—Attendez-moi un moment, dit le secrétaire qui sortit par une porte de côté.

Quelque attention qu'André apportât à la lecture des journaux, rien de cette conversation ne lui avait échappé.

Tout d'abord, il s'en était défendu, cherchant à s'absorber. Mais non. Malgré lui, il entendait, et sans se l'expliquer, il s'en impressionnait vaguement. C'était pourtant bien banal, et, à lui, bien étranger. N'importe! une incitation occulte l'empêchait de s'en désintéresser complètement.

Ce qu'il n'entendit pas, il le devina, et curieusement, il examina ce haut fonctionnaire, qui ne pouvait attendre jusqu'au lendemain le montant de la somme que lui octroyait son gouvernement. Il put le contempler à loisir. Après la sortie du secrétaire, le comte s'était rapproché de la croisée, regardant au dehors, en tambourinant du bout des doigts sur la vitre.

Après quelques minutes, le secrétaire reparut et tenant la porte ouverte:

—Voulez-vous bien venir? dit-il.

Le comte sortit en souriant, léger comme un homme délivré d'un souci pressant. Il ne salua pas André. Distrait par ses embarras pécuniaires, il ne l'avait même pas vu.

—Savez-vous qui est ce personnage? demanda le secrétaire, en rentrant dans son cabinet, un quart d'heure après.

—Point du tout.

—Le comte de Flézaile.

André eut un tressaillement intérieur.

—Singulier homme. Pas sot, très délié en politique; mais, malgré ses cheveux blancs, plus prodigue, plus "croque tout" qu'un fils de famille de vingt ans.

"C'est ce qui a causé sa disgrâce. Partout où il a séjourné, il a laissé des dettes énormes, et, parfois, des dettes d'une nature à le conduire à une autre cour que celle des Tuileries! On a dû, en haut lieu, intervenir plusieurs fois, l'argent à la main, pour éteindre un commencement de scandale. Le gaillard mettrait le trésor en coupes réglées; il eût réussi à emprunter à saint Labre; aussi est-il la terreur de ses amis et connaissances. A son passage à Rome, il a saigné à blanc trois cardinaux du Sacré-Collège; d'où un échange de notes diplomatiques avec le gouvernement impérial, ce qui a fait événement à Compiègne l'an passé.

"Mais, c'est fini de rire! La République le cassera aux gages, c'est certain. Et comme son gendre, le commandant de Riva, s'en méfie comme de la peste, et pour cause, il ne lui reste pour ressource suprême que de marier sa seconde fille, Mlle Hermance, à l'un des barons de Rothschild; encore celui-ci fera-t-il sagement de pourvoir son beau-père d'un conseil judiciaire!

De cette confidence, André retint surtout une chose:—"Emma est à Londres, dans un petit hôtel, 30 Tedworth square". C'est pourquoi quittant bientôt l'ambassade, il s'achemina droit au plus proche bureau télégraphique, d'où il envoya à Gontran une dépêche portant:

"*Dîne sans moi et ne m'attends pas.*"

Puis, arrêtant un cab, il se fit conduire à la place Trafalgar, voisine de la rue qu'habitait la femme du commandant Riva.

Il faisait un brouillard intense. Le gaz brûlait déjà aux sous-sols et aux rez-de-chaussée des habitations. Il eut peine à découvrir celle qu'il cherchait.

C'était une petite maison, en retrait sur un jardinet quant au logis principal; mais de chaque côté, s'avançait jusqu'au ras de la rue, un corps de bâtiment, relié à l'autre par une grille en façade, et encadrant une minuscule pelouse, coupée de trois médaillons en corbeille de plantes vertes.

Contre l'usage, pas de sous-sol. Le perron, faisant face à l'entrée, ne comptait que trois marches. L'une des ailes de cet hôtel exigu contenait les cuisines et l'office, au rez-de-chaussée. L'autre, une annexe au salon. Au premier étage des chambres. C'était tout.

Deux grands arbres, dont on n'apercevait que la cime, au-dessus du toit, annonçaient l'existence d'un autre jardin derrière la construction, sans doute un peu plus étendu.

C'est là que s'était réfugiée Emma de Fézaile, aujourd'hui Mme Félix de Riva.

Au moment de la guerre franco-allemande, son mari qui, comme tant d'autres, supposait qu'en six semaines ou deux mois tout serait terminé, l'avait envoyé au Tréport, tandis qu'il se rendait au quartier général du corps d'armée auquel il était attaché.

On sait les événements qui renversèrent toutes les prévisions. Emma voulut revenir à Paris. Il était trop tard. Puis l'invasion approchant du Tréport, elle fréta une barque, et traversa le détroit. Du moins elle était à l'abri des privations qui aggravèrent l'exil de tant de Français. Le notaire de Félix lui avait envoyé des traites sur différents banquiers de Bruxelles, d'Amsterdam et de Londres.

Quant à lui, échappé de Sedan, il s'était rabattu sur la capitale.

D'abord, Mme de Riva prit pension dans une famille anglaise. Mais, bientôt son père lui annonçant l'intention de lui confier sa sœur Hermance, la jeune femme crut devoir se constituer un "home" personnel; se monter une maison, avec serviteur et gouvernante, spécialement pour sa sœur.

Hermance avait dix-neuf ans, et Thomas Laroche n'exagérait pas en parlant du charme singulier qui se dégageait de sa personne. Tout en elle concourait à produire un attrait dont il fallait subir l'influence.

Cependant, elle était, à peu près, en tout, dissemblable de sa sœur. Blonde, quand Emma était brune; moins grande que son aînée, l'œil bleu au lieu de noir, son visage rose et son sourire facile enchantaient, réjouissaient le regard.

Comme Emma, d'humeur très douce, mais le menton un peu proéminent, mais la mobilité des narines à la moindre impression, dénotaient un esprit clair et de la fermeté de caractère.

Et qui sait si, placée par son père, dans les conditions de sa sœur aînée, lors du mariage de celle-ci avec l'officier d'état-major, qui sait si Hermance se fût soumise aussi facilement.

Elle n'en pouvait rien savoir. Car, encore à son couvent, elle n'avait pas supposé qu'Emma répugnait à l'alliance qu'on lui signifiait comme une obligation de son état. Elle ignorait surtout les événements d'Aix que nous avons rapportés.

Toutefois, ces choses-là se sentent. Elle se doutait bien qu'Emma ne s'était pas mariée selon son penchant, et que le devoir seul lui faisait supporter une union, un mari, qu'elle n'eût point choisis. En son for intérieur, elle s'en étonnait. Elle imaginait que, pour elle, il n'en eût pas été ainsi. Mais elle se gardait d'y faire la plus lointaine allusion. Gentiment, elle se subordonnait à "l'aînée," d'abord, parce que c'était l'aînée, et puis: "Une dame!"

La nuance de déférence volontaire n'échappait pas à Emma, la touchait, et sa vive affection pour Hermance, se faisait légèrement maternelle. Elle se sentait de l'énergie pour la préserver du sort auquel elle s'était pliée; pour la défendre contre l'abus d'autorité de son père, si, comme il était probable, celui-ci voyait de même "une affaire" dans le mariage de sa seconde fille.

Aussi quand le comte la lui amena, Mme de Riva éprouva-t-elle la meilleure joie—la première aussi!—qu'elle eût ressentie depuis le jour où elle s'était liée à Félix.

Ce n'est pas que de parti pris, elle eût refusé de s'attacher à lui. Au contraire. Par probité de cœur, par loyauté d'honnête fille, par devoir d'épouse, elle avait essayé. Peine perdue. Félix était une nature pauvre. Esprit étroit. Entiché d'idées mesquines. Un homme d'écurie, avant tout. L'équitation, les courses, c'était là ce qui l'intéressait, l'occupait, le passionnait. Sur le reste, un ignorant fieffé. Mais prétentieux jusqu'à faire rire; décidant, prononçant, décrétant sur ce qu'il entendait le moins.

Nulle sensibilité et point de délicatesse. Il avait une femme, comme il avait un brosseur. Il en faut une. D'ailleurs, Emma, ou plutôt son alliance avec elle, l'avait déçu. Comme on augurait justement le vieil armateur américain, son beau-père l'avait gaillardement frustré de la dot dont il était dépositaire. Soit! Mais ce fameux crédit, grâce auquel le gendre comptait grimper sur les épaules des camarades, il savait ce qu'en valait l'aune à présent. Du discrédit plutôt! S'il avait su!

Néanmoins, il manquait de justice en ceci. Le comte n'avait rien épargné pour satisfaire de Riva. La tante avait agi en haut lieu. Mais les notes de l'officier avaient fait obstacle.

—"Un dindon vaniteux, ce jeune homme, avait-on répondu au ministère. Les généraux au service de qui il a été attaché, l'ont tenu pour un être encombrant, bon à parader dans les salons. Propre à conduire le cotillon, bien plutôt qu'un escadron. Ne sait rien, croit tout savoir, parle trop surtout. En un mot: mauvais militaire."

Encore un qui, à moins de circonstances quasi-miraculeuses, pouvait faire son deuil de la "graine d'épinard." Il ne s'en doutait pas, et l'espérait si bien que, par avance, il se gourmait, ce qui le rendait encore plus déplaisant.

Le moyen qu'une femme intelligente s'absorbât en un mari de cet acabit; quand bien même elle n'eût eu, comme Emma, un cher souvenir au fond de l'âme!

Non, non, qu'Hermance n'eût pas le même chagrin! Il n'en pouvait être question en ce moment. La gravité des événements ne souffrait pas que les préoccupations personnelles fussent diversion au deuil national. Jusqu'au dénouement de la crise, quel qu'il fût, les deux sœurs auraient liberté de vivre relativement en paix. Leur père le leur confirma en les rejoignant après son entrevue avec le secrétaire d'ambassade.

—Mes affaires sont en ordre, leur dit-il. Après-demain, je m'embarquerai de nouveau, et jusqu'à instructions nouvelles, vous resterez ensemble ici, où toute sécurité vous est assurée.

Après le repas de midi, il les laissa, afin d'assurer son passage à bord du bateau qui le conduirait à destination.

Le soir, il sortirait de nouveau, mais cette fois, il serait accompagné d'Hermance.

D'autres dames, de celles dont le mari ou le père occupait de hautes fonctions avant le 4 septembre, s'étaient, elles aussi, réfugiées à Londres. Flézaile voulait leur présenter sa fille cadette, qui trouverait près d'elles un surcroît de sollicitude en cas de besoin. Une présentation; sans plus. On pense que toute réception mondaine était suspendue. On se réunissait pourtant; mais uniquement pour se communiquer nouvelles et renseignements favorables à l'espérance commune; quelque "arrangement," fût-ce avec le vainqueur, dont l'objectif premier serait le relèvement du trône impérial, et, comme suite logique et juste, le rétablissement de la situation acquise des fidèles au régime aboli.

Comme le comte, conduisant Hermance, franchissait la grille du petit hôtel pour monter dans la voiture avancée, il vit, sans le remarquer, un homme qui, immobile jusque-là, passa [illegible] entre eux et cette voiture. S'il y eût pris garde, il aurait peut-être reconnu, en dépit du brouillard épais, le jeune homme qui avait assisté le matin à sa conférence à l'ambassade de France.

C'était André, en effet. Il n'avait pas quitté son poste d'observation, s'absentant à peine le temps de prendre quelques sandwichs dans une taverne voisine.

Le chapeau rabattu très bas sur les yeux, le collet de son pardessus, haut relevé, il avait étudié les êtres, examiné les allées et venues, espérant voir sortir Emma.

Il l'eût suivie, contemplée de loin. Puis, croyant qu'un galant homme ne peut conserver ni détruire une lettre de femme, il lui eût restitué celle qu'elle lui avait écrite à Aix, afin qu'elle n'appréhendât pas une indiscrétion, si le sort des combats était funeste à celui à qui elle l'avait adressée.

Mais la jeune femme n'avait pas quitté l'habitation, et peu à peu la nuit s'était faite. Il désespérait, et balançait à s'éloigner, quand un cab s'arrêta devant la grille. Personne n'en descendit, et il vit une ombre soulever à demi le rideau d'une fenêtre, comme pour s'assurer de la présence de la voiture.

On allait donc sortir: qui?....

Il attendit. Et quand le comte parut, guidant une femme, le jeune homme ne put se tenir de voir qui était celle-ci. Ce n'était pas Emma.

Alors, il prit son parti. Dès que le cab eut tourné le coin de la rue, il revint sur ses pas, et résolu, il sonna.

La grille s'ouvrit. Il la referma après l'avoir poussée, et, gravissant les trois marches du perron, il se trouva en face d'une femme de chambre.

—Veuillez, dit-il, de ce ton correct et ferme qui en impose aux domestiques, veuillez présenter ma carte à maîtresse de Riva. Au moment de rentrer en France, je désire prendre ses commissions, s'il lui est agréable.

En même temps, il remettait à la servante, une carte.

Celle-ci le laissa seul dans le vestibule, et monta lestement l'escalier.

Le cœur du pauvre garçon battait à se rompre. Emma consentirait-elle à le recevoir? Ou bien, prétextant fatigue, migraine, n'importe quoi, lui refuserait-elle un moment d'entretien?

Sans doute, elle avait juré de ne jamais chercher à le revoir; mais ne tiendrait-elle pas compte des circonstances? L'estimant comme il méritait de l'être, ne comprendrait-elle pas qu'une raison grave lui faisait enfreindre son engagement à ce sujet?......

Il vit redescendre la femme de chambre.

—Voulez-vous bien monter, dit-elle.

Il la suivit et entra précisément dans le petit salon, annexé au grand, qui venait en retour sur la rue.

Emma, debout, semblait pétrifiée. Elle répondit par un salut muet au salut du visiteur. Mais, quand la domestique eut refermé la porte, elle changea aussitôt d'attitude et de physionomie.

—Vous! vous!.... répéta-t-elle avec une expression de terreur. Mon Dieu! pourquoi venir troubler ma triste vie!....

—Ecoutez, répliqua André, je vous jure que je ne vous ai pas cherchée. J'ai quitté l'Amérique pour m'incorporer en France. Le cours des événements m'a forcé de venir à Londres afin de me procurer des papiers indispensables. Ce matin, j'étais à l'ambassade quand votre père y est venu. C'est par ce qu'il a dit devant moi, à l'un des secrétaire, que j'ai appris votre présence. Alors, oui je vous l'avoue, l'envie de vous voir m'a saisi, comme une soif ardente. Mais je me serai tenu dans l'ombre, et vous ne vous seriez doutée de rien. Vous n'êtes pas sortie de tout le jour, et d'une heure à l'autre, je puis être à même, enfin, de passer le détroit. Vous étiez là; si près, et je vais partir!.... Comment résister?

"Le mieux, sans doute, eût été de suivre ma première idée quand même, c'est-à-dire de vous adresser par la poste la lettre que je garde sur ma poitrine comme une relique.

—Ma lettre!.... fit-elle émue, au souvenir du sentiment qui la lui avait dictée.

—La voici, continua le jeune homme. Je puis être tué. On ne l'eût pas trouvée sur moi, car si j'avais continué d'ignorer le lieu de votre refuge, je l'aurais brûlée. Mais vous n'en auriez rien su, et une inquiétude vous serait restée. J'ai voulu qu'il en fût autrement; j'ai voulu que rien de ma part ne vous fît regretter de me l'avoir écrite.

"Je le répète, ma première intention était préférable. Cependant, voyant sortir votre père et votre sœur, la tentation de vous voir une dernière fois a vaincu ma raison et ma volonté. Excusez-moi, je m'enrôle dans une armée improvisée, dépourvue de ce qui fait la supériorité accidentelle de l'ennemi: le nombre, les armes perfectionnées, des chefs connus du soldat; il y a donc obligation de faire double et triple effort, à braver le danger, en se multipliant. J'y succomberai peut-être, et, vous sachant si près, trouvant l'occasion de vous dire un dernier et éternel adieu, je suis venu. Pardonnez-moi.

"Ah! ne pleurez pas! s'écria-t-il éperdu, en la voyant cacher son visage dans ses mains. Ne pleurez pas, Emma, j'ai besoin de tout mon courage. Si je dois mourir, ce sera en prononçant votre nom dans mon dernier soupir. Pourquoi tiendrais-je à vivre, quand je ne puis rien pour vous? Vous m'avez défendu le suicide. Je vous ai obéi. Mais ma mort, aujourd'hui, peut servir à l'affranchissement de la patrie. Elle est la vôtre; si à force de sacrifices et d'abnégations, vous la voyez se relever, triompher, vous penserez que j'y ai contribué humblement; et ma mort ainsi n'aura pas été stérile.

"Emma, je le pressens, nous ne nous reverrons plus, je suis au seuil d'un [illegible] inconnu qui va m'engloutir. Séparons-nous, en nous dérobant nos larmes. Unir nos destinées était trop beau, voyez-vous, et il y a des adversités contre la fatalité desquelles l'homme reste impuissant. Adieu! vous avez été la seule affection d'un cœur que le respect aura purifié et élevé à la hauteur du vôtre.

Elle s'était essuyé les yeux. Elle le regardait rassurée, se rendant témoignage, en sa conscience, de n'avoir pas à rougir devant lui ni devant elle-même.

—Allez, dit-elle. Je m'accorde le droit de prier pour vous, et de vous pleurer si votre dévouement à notre pays vous fait tomber sur les champs de bataille.

Elle lui avait tendu la main, et il allait sortir, quand le timbre de la porte extérieure tinta.

Vivement elle alla à la fenêtre, dont elle écarta le rideau.

—Mon père rentre, dit-elle en pâlissant.

—Il ne me connaît pas.